

## Folie et aliénations : quelques indications pour un parcours

Richard Broda

*« Dans la psychanalyse, le mouvement de l'interprétation se déploie du particulier de la vérité à la démonstration d'un réel, celui de la perte originale qu'implique la division constituante du sujet ; C'est pourquoi l'interprétation échoue quand elle s'autorise du seul savoir » (Pierre Bruno, Lacan, passeur de Marx, p. 311)*

*« Que mes phrases sonnent le français ou le papou, c'est exactement ce dont je me fous mais si j'enfonce un mot violent comme un clou, je veux qu'il suppure dans la phrase comme une ecchymose à cents trous. (C'est pour les analphabètes que j'écris) (Antonin Artaud, « Préambule », O.C Tome 1, p 10)*

« Dix ans que le langage est parti/qu'il est entré à la place /ce tonnerre atmosphérique/cette foudre » (Antonin Artaud, Retour de Rodez, 1946).

« Je pleure et l'on en rit, ma souffrance est souillée et le mur du regret cerne mon existence » (P Eluard).

Ces citations, si elles ne résolvent pas les problèmes de méthodologie de mon intervention, en situe quand même la visée. Une ample tâche m'attendait pour justifier mon titre. J'ai choisi un exposé, diachronique/synchronique en essayant de suivre différents fils, et d'en repérer les nœuds, les croisements, les déplacements, les étapes. Il ne déroule pas une continuité causaliste, mais plutôt une avancée en spirale, une tresse.

En fait, je développe une synopsis, avec un souci d'épistémologie historique, qui s'étend des années d'avant-guerre à 1975. J'espère que vous n'aurez pas trop de mal à la suivre. Si oui, c'est que j'aurais réussi à dissiper la confusion qui règne sur la saisie de l'aliénation.

« S'étranger de soi, s'approcher de l'autre », tel est le titre de récentes journées d'études de la SFP. A noter le petit « a » utilisé, du terme « autre ». Pour nous c'est l'Autre, A majuscule, dont il s'agit, sous peine de revenir à la phénoménologie.

**a) Un peu d'histoire** : à la Libération, l'asile psychiatrique est percuté par ce que l'on a pu appeler de manière assez exagérée « Révolution psychiatrique à la française » par l'effet de libération de la parole, de levée de la censure, les idées et les concepts se remettent à circuler avec la multiplication de colloques, la constitution de groupes pour réfléchir aux alternatives. La catastrophe dans les hôpitaux durant la guerre fut bien l'aiguillon d'un renversement de la médecine aliéniste., sinon de sa tentative. L'acte de décès en fut anticipé dès lors qu'une vie nouvelle des concepts et de pratiques reprenait le dessus. L'analyse princeps de la réalité asilaire par Bonnafé et Tosquelles, Chaurant s'effectua à partir de l'expérience de Saint-Alban. Il fallait procéder l'analyse de l'aliénation comprise comme celle d'un ensemble clos qui enserrant soignants, administration, état, et ceux qui comme aliénés l'étaient à un point inouï de réification. Un tel constat débouche par réaction sur le « désaliénisme » et 15 ans plus tard à la création du secteur et les réalisations de psychothérapie institutionnelle. Bonnafé, un des premiers désaliénistes met sur le même plan la résistance à l'ordre nazi et lutte contre l'aliénisme. Parallèlement l'examen clinique de la vieille psychiatrie essentiellement diagnostique nosographique est malmené par la pratique de l'écoute.

Bonnafé qui était bachelardien savait que l'observateur faisait partie de l'observation. Il faut, dit-il, dans un livre de souvenirs » rappeler ce que fut la fonction du regard surréaliste sur la folie et notre fraternité avec Eluard. Ce ne l'est pas moins de rappeler, en rupture avec l'étroitesse scientifique, notre fraternité avec Canguilhem ».

Avec Daumezon, Koechlin et d'autres, Bonnafé fut l'initiateur du groupe de Sèvres (1957/58) qui inventera le secteur : il s'agissait de travailler à l'intérieur du système aliénant intérieur et extérieur à l'hôpital pour détruire la logique de ségrégation., et instituer des lieux sectoriels externes désenclavants. Ladite révolution transformée en réforme va marquer le pas et s'amortir dans l'inertie du monde psychiatrique au milieu des années 1980. Frank Chaumont a écrit, sur ce thème une excellente préface au livre d'Olivier Apprill « Une avant-garde psychiatrique, le moment Gtpsi (1960/1966) ». Quand l'asile a-t-il cessé de vivre ? Son ombre portée a perduré au-delà des années 60. Si dans les années 80 les médecins responsables ont été associés peu ou prou à définir des orientations, le fonctionnement des établissements est resté aussi peu démocratique que possible, à l'image de la gouvernance actuelle. La doctrine du secteur s'est bureaucratisée, et la révolution culturelle s'est épuisée. On est en attente d'un renouvellement.

Une anecdote livrée par Oury avec la complicité de P Faugeras (p 245 Préliminaire à tout traitement possible des psychoses) : « En Décembre 65, Bonnafé organise avec Oury une formation sur la hiérarchie avec les infirmiers de Perray-Vaucluse. Oury dit qu'il va demander à Lacan de venir et Bonnafé ne le croit pas. Il neigeait ce jour-là, on a vu arriver Lacan en manteau de fourrure. Il aurait fallu filmer les embrassades de Lacan et de Bonnafé dans la cour recouverte de neige Et. Lacan a travaillé toute la journée sur le moins un, avec les infirmiers. ». Cette jolie historiette faisait la joie d'Oury et de Bonnafé.

#### **b). Venons-en à Lacan.**

En 1964, lors du séminaire « les 4 concepts fondamentaux de la psychanalyse » Lacan déclarait : » on ne peut pas dire que l'aliénation ne circule pas de nos jours. Quoiqu'on fasse, on est un petit peu plus aliéné soit sur le plan économique, politique, psychopathologique, esthétique et ainsi de suite. Ce ne serait pas une mauvaise chose de savoir en quoi elle consiste cette aliénation ».

Ce sera mon propos d'aujourd'hui. A partir des années 60, l'aliénation circule abondamment chez les analystes, mais aussi à l'université, ou en philosophie et le succès des études sur Marx, Hegel, par Lukacs, Hyppolyte, Lefèbvre, Althusser, Sève y contribuent dans un champ voisin de celui de la Folie.

L'enseignement de l'aliénation, Lacan, évidemment l'avait déjà reçu, et de manière passionnée bien plus-tôt, avant-guerre, de Kojève à son cours de la Phénoménologie de Hegel ou lors de la la traduction d'Hyppolyte, en 1939.

Dans Hegel, ce qui a pu intéresser Lacan, c'est que l'esclave aliéné crée l'objet de la jouissance pour le maître et qu'il est privé de ce fruit savoureux Dans ce procès, la jouissance de l'un est perpétuellement reconstituée par le travail de l'autre, le travail apparaît donc comme exigence perpétuelle du désir de jouissance du maître. Le procès de l'aliénation conduit l'esclave, à travers des crises, à supprimer son adhérence à l'être naturel.

Quand Lacan pense aliénation, en 1964, d'une part, il entend « aliénation/séparation » (merci à M Hessel de l'avoir souligné dans la discussion) d'autre part l'aliénation sera dite « logique », c'est celle du sujet confronté au Vel dit de l'aliénation, comme l'obligation d'un choix « la bourse ou la vie » et « la liberté ou la mort ». Mais cette nouvelle étape ne supprime pas selon moi, l'intérêt des usages qu'il fit de ce concept rattaché à la psychose, auparavant. Très schématiquement, on distinguerait trois étapes chez Lacan, pour l'abord de la psychose. 1) L'époque de St Anne est caractérisée le rattachement de la personnalité à la Paranoïa (le cas Aimée, paranoïa d'autopunition). 2) La réflexion qui débute au colloque de Bonneval 46 inspirée de la théorie du stade du miroir, et qui se poursuit vers une théorie de la psychose en 1955/56, avec le séminaire sur les psychoses caractérisé par l'émergence de l'Autre et du signifiant et de la structure. 3) Troisième étape, la théorie de la psychose reliée au nœud borroméen, lors du séminaire Joyce le sinthome (1970), avec la faille des nœuds et la suppléance par le symptôme et l'œuvre d'art, d'où se déduira un renouveau du traitement psychanalytique avec la notion d'agrafage du nœud défailant, pour stabiliser la structure.

Mais Il ne faut pas négliger les moments où il se fait lecteur et passeur de Marx. En effet dans le contexte du succès du marxisme dans les années 60/70, Lacan aborde, dans différents séminaires (« L'Envers de la psychanalyse », (68/69) le fétichisme de la marchandise selon Marx par la corrélation de la plus-value (MerhWert) au « plus de jouir ». Cette approche est apparemment moins chevillée aux problèmes de la psychose. Citons Lacan : « Je ne vois à dépasser cette aliénation que l'objet qui en supporte la valeur soit le fétiche étant entendu que la psychanalyse en dévoile sa signification historique ». Reprendre cette réflexion sur le fétichisme selon Freud et celui de la marchandise selon Marx nous incombe si l'on veut renverser à partir du « Sur-malaise contemporain », la « contre-révolution » dans le champ clinique et le soin. Deux nouveaux concepts doivent être avancés à partir de Lacan : l'abolition de la barrière de la jouissance dans le discours capitaliste et la distinction entre symptôme social et symptôme du sujet. Nous allons y venir.

**c) Un troisième plan de notre tricotage**, c'est l'incidence du mouvement surréaliste, d'avant-guerre, pour l'exploration conjuguée de la fonction poétique et de la Folie qui accompagne la protestation contre les asiles., et cela avant-même avant la publication de la thèse de Lacan, sur les psychoses paranoïaques. Si Freud reçut froidement Breton, ce dernier aiguise cependant l'intérêt de Lacan, on en trouve des traces dans le séminaire. Or, dans les années 30, quand Lacan se détourne de la théorie mécanique de l'automatisme mental et de l'organicisme de De Clérambault, le maître de l'Infirmier Psychiatrique, il éveille, en retour l'intérêt des Surréalistes. La Célébration du 50<sup>e</sup> anniversaire de l'hystérie, les tentatives d'écriture automatique au bord de la folie (Desnos), en recherche sur la poétique du langage fou, l'écriture de l'Immaculée conception, le discours sur le peu de réalité, et la fréquentation (parfois dangereuse) de la folie par les Surréalistes en témoignent.

En conjuguant ces plans, mouvement institutionnel, fonction poétique, aliénation et psychose, on arrive à lire aisément la profusion des rencontres qui furent suscitées : Bonnafé se lie d'amitié à Eluard, Lacan fait la connaissance de Dali, G Politzer est apprécié de Lacan par sa critique de Charles Blondel, héritier du spiritualisme de Bergson et

pourfendeur de la psychanalyse. Lacan assiste au séminaire de Kojève où il intervient sur « l'origine de la folie chez Hegel ». Breton après sa rencontre non fructueuse de Freud, devient un critique de la psychiatrie asilaire et notamment du Pr Claude, dans le livre *Nadja* (1927) sur lequel nous allons revenir. Déjà l'année 1926, Les Surréalistes avaient adressé une lettre ouverte de protestation aux médecins directeurs d'asile. Et A. Breton reçoit d'Antonin Artaud une lettre adressée de Rodez (Mars 47) : « C'est ainsi que j'ai sur moi et que je vois autour de moi depuis dix ans, une horde insensée de corpuscules, d'animalcules, de corps fluidiques, de figures plus ou moins spectrales qui n'ont d'autres soucis ni d'autres buts que de se comporter contre moi en goules, en lémures en vampires et d'épuiser sans cesse, mes humeurs mes sécrétions, mes sucs vitaux ». Je veux donc souligner l'importance du Surréalisme, qui conceptuellement montre la voie pour sortir la folie de l'asile.

Il avait reconnu la valeur humaine de la folie, en dépit de son aliénation.

Il est difficile de proposer une définition de l'état d'aliénation : « Être étranger à soi-même », ou en utilisant un terme ancien « s'estranger », s'estranger à sa propre vérité par un passage à l'Autre, grand A. A partir de là, le champ sémantique de l'aliénation est large, et il faut différencier en première instance, l'aliénation spéculaire, au langage, logique, sociale, institutionnelle, économique, politique, mais il est évident que les aliénations peuvent se recouvrir, se masquer. Comme Zeus sur l'Olympe, l'aliénation langagière à l'Autre prédomine heuristiquement sur les autres, en détiendrait une clef. Quant à l'aliénation selon Marx est définie non seulement comme une perte d'avoir (la spoliation de la plus-value qui est soustraite au travail) mais une perte d'être. Mais attention, pour la psychanalyse, la perte d'être est aussi constitutive de la division du sujet, d'où la nécessité de ne pas les confondre sous peine de contresens.

Il existe « des » aliénations ; ainsi deux simples exemples :

- « Conter fleurette » en français s'est aliéné dans la langue anglaise en donnant « flirt », qui nous est revenu en français sous cette forme flirt de sens égal. *Flirten* existe aussi en allemand. Ce passage aliénant d'un mot, d'une langue à une autre langue, et son retour transformé, témoigne de la circulation du signifiant, en linguistique historique.

-Wolfson, le sujet du livre « Le Schizo et les langues » (le Schizo hait la langue) était contraint de passer par plusieurs langues pour signifier son refus de sa langue maternelle.

Précisons en les distinguant, les définitions :

- Aliéné a pu correspondre à la qualification provoquée par l'internement réifiant, c'est l'aliénation institutionnelle en tant que la finalité du soin n'est pas respectée par l'appareil médical, administratif ou étatique, et dans le langage des petits autres ou des petits maîtres de l'aliénisme ; et d'autre part il y a l'aliénation réifiante du sujet en relation avec un envahissement morcelant de l'imaginaire. Le malheur est double quand l'une recouvre l'autre.

-Avançons, en outre, deux autres définitions psychanalytiques de l'aliénation comme langagière, de signification différente, a) il y a celle du passage par l'Autre, du signifiant de la demande, pour tout sujet, et b) celle du sujet bombardé par les signifiants sans signification. On pourrait dire que le sujet psychotique est celui qui, pour avoir échoué dans sa première aliénation au langage, subit la seconde. Artaud, quand on le lit

attentivement, ne cesse de l'exprimer.

Un autre objectif de ce travail est d'éclairer de surcroît l'abîme actuel de l'assignation de la Folie selon une clinique psychiatrique, dont la base classificatoire statistique dégage des individus moyens, pour des exigences de santé publique et de gouvernance. Ces modalités sont étrangères à la parole et au signifiant, relatif au sujet. Il y aurait intérêt, au Cercle Freudien, de démontrer un certain isomorphisme de cette clinique avec le Discours capitaliste.

Je m'y lance pour ma part, à partir d'une publicité que l'on trouve dans les halls de gare, au moment des déplacements des vacances d'hiver : « Il faut donner une faim à nos envies » (Monoprix). Cette expression prise à la lettre, illustre la recherche de la saturation du manque à jouir constitutif, par un néo-plus-de jouir (merh-lust), qui induit une rupture de l'équilibre de la jouissance, dans le principe de plaisir /dépense, ce qui ne peut pas ne pas avoir de conséquences sur l'incidence de la pulsion de mort (prise au sens de Freud, non de Lacan) et l'expression des symptômes.

Et plus précisément on pourrait accepter la distinction due à Lacan entre symptôme social et symptôme particulier, et par ailleurs la théorie de la levée de la barrière de la jouissance dans le Discours capitaliste qui rejette la perte. On peut imaginer le schéma suivant (I) :

Soulignons d'emblée, à cette occasion l'enjeu théorico-clinique de la Bipolarité : la « Bipolarité » qui nous vient d'Outre-Atlantique remplace, on le sait l'appellation de la psychose maniaco-dépressive. Cette dernière n'a jamais bénéficié des commentaires de Lacan, sauf au séminaire 10 (L'angoisse) où Lacan nous dit que, dans la manie « c'est la non-fonction de l'objet a qui est en cause : le sujet n'est lesté par aucun objet a, ce qui le livre à la métonymie pure, ludique, infinie de la chaîne signifiante ». On pourrait prolonger cette réflexion succincte de Lacan mais significative pour la mélancolie, la chaîne signifiante s'y réduisant au punctiforme, lequel au plus extrême, se réduit à la négation d'organe, la poursuite métonymique sur la chaîne verbale, arrêtée...

Parmi les symptômes actuels corollaires à la bipolarité, dans la clinique psychiatrique contemporaines, on peut citer les manies dites partielles : toxicomanies incluant l'alcoolomanie, et qui procurent un sentiment provisoire de fête, addictions sexuelles, compulsions à la dépense, les passages à l'acte violents et par ailleurs l'extension des « t.d.a.h » pour les enfants et les adultes.

L'hypothèse est que la bipolarité mime, dans notre société, une scène dérobée, celle de la rotation de plus en plus accélérée du capital. Ce rapprochement économique-clinique est fondé. Il faut rappeler que la machinerie capitaliste a un appétit quasi-maniaque pour la plus-value, et détermine l'aliénation de l'ouvrier mais aussi des rapports humains dans l'espace du travail, et au-delà.

En bref ce qui se déduit du discours capitaliste a pour norme soit d'engloutir l'objet pour le capitaliste (comme dans la manie) soit d'en dénier la perte chez le prolétaire (comme dans la mélancolie).

Imaginons par hypothèse que le sujet bipolaire héberge comme une sorte de structure capitaliste ; dans laquelle le capitaliste et le prolétaire sont à deux pôles opposés, pôle maniaque, celui de l'accumulation (sanctionnée par le rire du capitaliste), le pôle

mélancolique (perte de l'objet par dépossession du travail et du sens du travail).

Marx, avance bien d'ailleurs, dans le Capital, l'existence de ce bipôle scindé et occupé par le capitaliste et le prolétaire, tous les deux subissant l'aliénation, je le cite : « Le capitaliste est enraciné dans ce processus d'aliénation, et y trouve son contentement absolu, tandis que l'ouvrier ressent le travail comme un acte d'asservissement ; Mais le capitaliste est dans le même rapport de servitude vis à vis du capital autant que l'ouvrier, bien qu'au pôle opposé ».

La Bipolarité clinique serait un analogon de cette structure duelle, sans médiation.

La Bipolarité héberge ces deux termes maniaque et mélancolique en opposition réversible, quoique pas du tout dialectique, sans médiation, plutôt une libération de destruction. Cette scission est corollaire du déni de la perte de l'objet et produit une perte d'être.

L'idée selon laquelle une entité clinique répliquerait la structure du capitalisme (selon la théorie de Marx) ne semble pas fantastique à condition que l'on n'ignore pas l'enjeu de la jouissance.

L'abolition de la barrière de la jouissance, en admettant ce que Lacan en dit dans le Discours capitaliste, libérerait l'effet de sans frein, dans la mécanique dérégulée des deux pôles de la Bipolarité, et c'est mon hypothèse. L'abolition de la barrière de la jouissance permet la saisie des conséquences de l'hyper-capitalisme contemporain. Or la dominante du Discours Capitaliste, avec son obturation délétère du « a » lui permet de parer « au dérapage du signifiant » (lapsus etc.), et risque de nous priver de l'objet psychanalytique.

D'où le Schéma (II).

Résumons : ce qui fonde la jouissance en tant que jouissance fondée, c'est le trou dans la jouissance. Sinon, elle ne peut s'exercer comme telle en tant que manquante, c'est à dire manque à jouir. La Bipolarité, avec sa cohorte de symptômes sociaux addictifs, est un analogon de la structure capitaliste, en tant que le trou soit est absent, soit est masqué.

De plus, le fétichisme de la marchandise est réinterprété justement par Lacan qui souligne que la jouissance est la grande ignorée chez Marx et les penseurs de la Révolution socialiste. L'ironie de l'histoire est que ce fétichisme continua d'exister dans les pays du Socialisme réel.

La marchandisation de la jouissance (en tant que la marchandise capte de la jouissance, ou que la jouissance se constitue comme marchandise) induit le détournement du plus de jouir (Merh-lust), ce qui permet, je le répète, de déduire tout un pan de la clinique des addictions, et autres symptômes sociaux qui bloquent l'accès au symptôme particulier du sujet. Nous recevons des demandes pour des symptômes sociaux plus ou moins fétichisés : « harcèlement », addictions sexuelles, aux jeux d'argent, burn-out, et parfois passages-à-l'acte catastrophiques (serinés à longueur de médias). L'ampleur des toxicomanies (opiacés de synthèse) et leurs conséquences léthales, en un point hyperbolique en Amérique est une preuve quasi-expérimentale qu'on pourrait explorer jusqu'à plus soif dans ses nombreuses dimensions : nulle loi ne s'interposait entre l'offre pharmaceutique et la consommation à risque léthal. Hallucinant !

Autre exemple : la marchandisation de la PMA dans le monde, Safouan l'avait lumineusement commenté dans son livre : « Regards sur l'Oedipe contemporain ».

Au temps présent donc, la fétichisation de la marchandise du plus-de-jouir s'implique dans la mise en circulation et la captation par des objets de pseudo-jouissance. D'où le frein à l'accès à l'inconscient voire son obturation bien au-delà des résistances freudiennes.

Je cite Pierre Bruno (ibid, p 206) qui m'a inspiré pour une large partie ce développement : « Le semblant (.... ) par le discours permet de faire lien et d'assurer une régulation et une circulation de la jouissance qui est en principe apte à éloigner les spectres du déchaînement maniaque ou du passage à l'acte »

Au contraire, j'y insiste, le Discours capitaliste dans son principe capte le plus de-jouir des sujets sociétaux pour en extraire de la plus-value. Il s'accompagne de l'illusion de satisfaire un désir alors que c'est un besoin, le sujet du désir s'efface devant le client consommateur sans barrière (contrainte acceptée à l'achat, multiplication des crédits, etc.). Le consommateur sature son manque à jouir par un pseudo plus de jouir. Et y perd de la liberté. Une conséquence du Discours Capitaliste : l'explosion de la violence, du « déchaînement » quasi maniaque des passages à l'acte.

Tel est le point faible des démocraties et peut-être une des raisons du déclin civilisationnel.

Ces réflexions de l'actuel me paraissent incontournables.

**Continuons notre parcours sur « Folie et Aliénations » par un retour en 1927 pour commenter le livre d'André Breton, *Nadja*, un classique de la littérature contemporaine.**

Il faut rappeler que Nadja est le surnom que s'est choisie une femme rencontrée par Breton, et dont le nom est, dans le récit, Blanche Derval. Nous savons que Nadja, quelques semaines après sa rupture avec Breton, a déclenché une psychose dont elle n'est plus jamais sortie puisqu'elle est morte de cachexie par malnutrition, 15 ans après, en 1941, à l'asile de Bailleul. Le patronyme de Nadja, fut découvert par hasard en 2002, lors d'une exposition au centre Pompidou (manuscrit exposé). Nadja récupéra, de manière posthume, son nom, qui est Léona Delcourt. Celle-ci qui acquit sa célébrité par l'ouvrage de Breton, nul ne sait si elle possède une sépulture.

Breton va procéder à une critique des asiles et de la psychiatrie, et quoique cette critique n'est pas le noyau de l'ouvrage, je la cite quand même (André Breton, *Nadja*, p 161 Folio) :

« Il ne faut avoir jamais pénétré dans un asile pour ne pas savoir qu'on y fait les fous comme dans les maisons de correction les bandits » « L'atmosphère des asiles est telle qu'elle ne peut manquer d'exercer l'influence la plus débiliteuse la plus pernicieuse sur ceux qu'ils abritent cela même dans le sens où leur débilitation initiale les a conduits. Toute réclamation vous fait taxer d'insociabilité ce qui sert à la formation d'un nouveau symptôme. De là des évolutions si tragiquement promptes de l'aigu au chronique » (ibid, p 164, Folio)

En outre (ibid, p 166) « Je sais que si j'étais fou, et depuis quelques jours interné, je profiterai d'une rémission que me laisserait mon délire pour assassiner avec froideur un de ceux, médecins de préférence, qui me tomberait sous la main ; j'y gagnerais au moins de prendre place dans un compartiment seul, comme les agités. On me ficherait peut-être la paix. ».

« Le mépris que je porte à la psychiatrie, à ses pompes et à ses œuvres est tel que je n'ai pas encore osé m'enquérir de ce qu'il était advenu à Nadja ».

Breton brosse un portrait acerbe du Pr. Claude de Ste Anne dont il publie la photo. Il se déduit que le Surréalisme s'était donc affirmé en la personne de Breton comme un des premiers mouvements de contestation de l'asile et de la médecine des aliénistes.

L'écrit de Breton est une réaction à l'internement de Nadja qui ne devrait pas rester lettre morte.

« L'émancipation humaine c'est à dire conçue sous sa forme révolutionnaire la plus simple qui n'est pas moins l'émancipation humaine à tous égards, entendons-nous bien selon les moyens dont chacun dispose demeure la seule cause qu'il soit digne de servir Nadja et était faite pour la servir, ne fut-ce qu'en démontrant qu'il doit se fonder autour de chaque être un complot très particulier qui n'existe pas seulement dans son imagination dont il conviendrait au simple point de vue de la connaissance, de tenir compte et aussi mais beaucoup plus dangereusement, en passant la tête, puis un bras entre les barreaux ainsi écartés de la logique, c'est à dire la plus haïssable des prisons » (p. 168).

Certes. Mais il est évident que Breton cherche à s'exonérer du poids de la culpabilité et la survenue du délire manifeste, trois semaines après la rupture amoureuse n'a fait qu'accroître ce sentiment. On a évidemment reproché à Breton de s'être servi de Nadja pour puiser de l'inspiration. Je crois que cet écrit au contraire est un acte de subjectivation de la folie de Nadja, car Breton n'a perçu qu'elle était folle qu'après coup.

Dans son livre excellent « Passage de Nadja », Christiane Lacôte-Destribat (ALI) se penche sur la relation entre Nadja et André Breton, grevée d'un « malentendu ».

L'essence de ce malentendu relève d'une différence de rapport au langage chez l'un et l'autre, et évidemment Christiane Lacôte n'a aucun mal à démontrer le rapport particulier de Nadja à la langue. Justement c'est ce qui passionnait Breton et le subjuguait comme sujet à un transfert, mais il aurait, quand son implication amoureuse disparut, selon Christiane Lacôte appuyé sur un point hors-champ de Nadja. D'où l'hypothèse du point de déclenchement de la décompensation de la psychose latente de Nadja. On pourrait y ajouter une autre hypothèse non contradictoire : elle est tout autant provoquée par la rupture amoureuse en tant que Nadja plaçait son espoir dans la facilitation médiumnique qu'elle pensait agir pour la production créatrice du bien-aimé. Vers la fin de leur rencontre, Breton a fait chuter cette croyance. Le fragile miroir que permettait l'identification spéculaire s'est brisé. D'où l'écllosion du délire.

Quoiqu'il en soit, Lacan fut têt motivé par la subversion surréaliste, et par la lecture des Surréalistes. En 1936, la lecture de « l'Aimée » de Lacan avait, en retour attiré, passionné, les surréalistes. S Dali, on le sait l'invite à écrire dans le Minotaure sur la « Connaissance paranoïaque ». Lacan tire en 55/56, sa définition si centrale de la métaphore de la lecture de ses poètes les plus cités, Eluard et Aragon.

En 36, Clérambault entra en guerre contre le Surréalisme : un dossier entier dans les Annales médico-psychologiques attaque ce « mouvement dangereux ». Le Maître de l'Infirmier Psychiatrique se révèle violemment anti-surréaliste.

Aimée et Nadja sont deux figures emblématiques d'une contestation de deux représentants de l'ordre asilaire, De Clérambault et le Pr Claude, comme le sera plus tard, au nom de la folie maltraitée, M Foucault, stagiaire psychologue dans le service du Pr Delay à Ste Anne, en 1952/53.

Il se peut que la position de Lacan vis à vis de Clérambault n'était pas si tranchée, à la différence des Surréalistes et de Bonnafé ; car tout en rejetant son organicisme, il apprécie les apports sur l'automatisme mental. (1ère séance du séminaire III)

Bien d'autres psychiatres, ravis de cette contestation, sympathisent avec le surréalisme : Théodore Frankel, ami de Breton, qu'Artaud nomme dans sa correspondance de Ville-Evrard où il était interné en 1939, Lucien Bonnafé, dès 1936, le médecin chef controversé de l'hôpital de Rodez, Gaston Ferdière, qui accueillit Artaud en 43.

Donc des psychiatres et des psychanalystes célèbrent les œuvres du surréalisme, parce que son approche subversive de la folie montre une voie .

Et Desnos sauve Artaud de la famine, à Ville-Evrard en 1942, en l'adressant à son ami le Dr G Ferdière, rencontré dans les groupes parisiens, à l'hôpital de Rodez. En 1946, les surréalistes et leurs amis procèdent à une vente aux enchères d'œuvres d'art au bénéfice d'Artaud, pour pallier à son dénuement au retour de Rodez.

Il faut préciser le rapport (plus ou moins délirant) d'Artaud, à ses amis surréalistes. Je le cite (Cahiers de Rodez, Sept Nov 1945, p 105) : « il y a une histoire du surréalisme et je la connais très bien en effet mais elle n'est pas celle qu'on pense -pour tout le monde, le surréalisme n'est qu'un isme de plus que tous les ismes qui périssent dans les bouquins et qu'on fait ânonner dans les classes à tous les organismes d'hommes en herbe bons à fleurir et à mourir, avec un isme de plus pour les pourrir dans les tombeaux ». Pourtant, Artaud était reconnaissant à ses amis de ne pas l'avoir oublié à Rodez, eux qui préparaient son retour. En témoigne sa volumineuse correspondance. En 46, Arthur Adamov et Marthe Robert l'accueillaient sur les quais de la gare d'Austerlitz.

En marge des crayons et dessins qu'il multiplie à son retour de Rodez, Artaud écrit, je le cite car son rapport au langage peut intéresser car il est un chantre de la question :

« Dix ans que le langage est parti  
qu'il est entré à la place  
ce tonnerre atmosphérique  
cette foudre »

je dis donc que le langage écarté, c'est une foudre que je faisais venir maintenant dans le fait humain de respirer, laquelle mes coups de crayons sanctionnent » (p 85, cité par J Derrida, Dessins d'Antonin Artaud)

« Le langage écarté » qu'est-ce donc ? Ne mésestimons pas ce qu'Artaud nous permet de lire et de théoriser, avec ses coups de crayons puis avec les perforations de la page, les subjectiles. Le rapport du sujet à la langue est tout à la fois marqué par le morcellement et le maintien, à tout prix, d'une relation à l'autre, son correspondant épistolaire, celui qui peut l'entendre. C'est la hantise d'Artaud qu'on l'oublie. Quelque chose a changé chez lui au moment du retour de Rodez, en fait depuis 1943, date où il entreprend, sous l'impulsion du Dr Ferdière un travail de traduction de Lewis Carroll (merci à Guy Dana de l'avoir rappelé) : il retrouve son nom, comme nom d'auteur qui fonctionne comme « un nom du père ». Sa « logomachie forcenée » a perdu peu ou prou de sa virulence.

Dans le développement qui suivra, nous retournerons au premier moment de Lacan, quand il va rencontrer l'incidence du langage dans la psychose.